

Peter Weinmann, Paris,
à titre posthume

Les exhortations d'autrefois du Professeur F.W. Færster

Après la récente Mise en garde contre les illusions dans la question allemande¹, du professeur F. W. Færster, qui a soulevé un si grand émoi et suscité de si vives protestations — notamment à cause des attaques de l'auteur contre M. Churchill, comme aussi, de ses attaques contre le pacifisme international², que M. Færster accuse même d'être en une certaine mesure co-responsable de la dernière guerre — il importe de rappeler aujourd'hui les judicieux avertissements et les exhortations clairvoyantes qu'a fait entendre, en son temps, le « grand pacifiste » de naguère. C'est à cet effet que sont reproduits ici, à titre documentaire, quelques extraits de ses anciens écrits.

Au cours de l'année 1916, le professeur Færster écrivit dans la *Nouvelle Gazette de Zurich*, en réponse à la « Lettre ouverte » que lui avait adressée le Sénateur français d'Estournelles de Constant :

« ... J'ai lutté, moi aussi, pendant toute ma vie contre l'esprit militariste, et ne saurais donc être suspect de partialité. La différence entre votre opinion, concernant l'origine du mal

¹ « Warnung vor Illusionen in der deutschen Frage », *Neue Zürcher Zeitung*, 27 octobre 1946; on a publié à Paris dans le *Fait du Jour* du 3 décembre, une traduction de la dite « mise en garde ».

² Vingt ans auparavant, M. Foerster — qui ne sympathisait plus guère avec les pacifistes depuis l'occupation de la Ruhr, préconisée par lui, et que réprouvaient la plupart de ceux-ci, estimant que la question des réparations ne pouvait être réglée définitivement par des méthodes de violence — avait fait des remontrances à Lord Robert Cecil et à Lord Parmor, auxquels il reprocha leur indulgence à l'égard du militarisme prussien (*Die Menschheit*, 13 août 1926). Peu après, il publia dans le *Temps*, de Paris, sa fameuse « Lettre ouverte » qui était une mise en garde contre le danger du réarmement allemand, qu'il fit distribuer à Genève, sous forme de tract, lors de l'Assemblée de la S. D. N.

* des moyens d'action *coercitifs* préconisés pour la dénazification de l'Allemagne; à cause

que tous deux nous déplorons, et la mienne, c'est que vous, M. le Sénateur, vous considérez la Prusso-Allemagne comme l'unique cause, tandis que, selon moi, elle doit être attribuée à l'ensemble de l'état de choses issu des fautes commises par tous les peuples soi-disant civilisés; état de choses auquel seul pourra remédier un travail effectif entrepris de part et d'autre en faveur d'une nouvelle conscience européenne. J'insiste sur « conscience européenne », car, ni des tribunaux d'arbitrage, ni des traités, ni des congrès ne parviendront à éliminer la paix armée.

Il faut renoncer aux sophismes trompeurs des égoïsmes nationaux; il faut en venir à reconnaître que l'histoire des peuples est aujourd'hui si étroitement entremêlée, que ce qui va au détriment de l'un, ne saurait jamais être à l'avantage de l'autre; il faut, au lieu de la presse internationale de propagande, qui excite les esprits, une nouvelle et loyale volonté de créer une véritable organisation de l'Europe. Cette organisation ayant fait partout défaut, il devait fatalement en résulter la course générale aux armements, dont on ne peut rendre seule responsable l'Allemagne, la plus exposée par sa position géographique.

Nous sommes d'accord que l'intolérable fièvre des armements doit disparaître du monde civilisé. Ceux qui montrent une certaine réticence à ce sujet le font plutôt par méfiance envers les voisins, méfiance qui peut encore se justifier aujourd'hui, vu les égoïsmes à courte vue et les passions non endiguées, de tous les peuples d'Europe. On ne pourra donc y remédier que par un relèvement moral général et, partant, par une réorganisation générale de l'Europe; non par une tactique faite pour intimider les parties, ni par la politique d'exécution que vous préconisez.

Les armements allemands furent la réponse du peuple des penseurs et des poètes à la terrible humiliation infligée à la nation allemande par Napoléon Bonaparte. Quiconque connaît l'histoire de la Prusse sait qu'au début du XIX^e siècle un travail intensif de haute culture avait fait passer à l'arrière-plan les intérêts militaires, et que même des hommes d'Etat éminents prirent part à ce travail culturel.

[A relever le fait que d'Estournelles de Constant, président du Centre européen de la Fondation Carnégie, manifesta plus tard une attitude bien différente, puisqu'il réprova la politique d'exécution de Poincaré, et déclara en 1923, dans *La France libre*, qu'on « ne peut songer à rétablir la paix qu'en délivrant la France du bloc soi-disant national, véritable fléau ».]

En cette même année 1916, M. Förster fit paraître son livre : *La Jeunesse allemande et la Guerre mondiale*¹, dont voici quelques extraits :

« Dans notre nouveau travail culturel le principe national doit enfin inaugurer une politique mondiale constructive de vaste envergure, sinon le monde deviendra la proie d'une nouvelle conflagration générale, encore plus étendue, dans laquelle sombrera la civilisation. L'humanité a atteint aujourd'hui un stade où il est devenu absolument indispensable que les peuples se complètent, s'aident et s'éduquent mutuellement; aucune nation ne peut dorénavant accomplir ses propres tâches sans l'apport culturel des autres nations. A chacune s'impose donc le devoir sacré d'empêcher le retour d'une pareille catastrophe. »

Et ailleurs, il dit, dans ce livre dédié à la jeunesse allemande :

« ... On m'a fait le grave reproche d'attaquer nos combattants par derrière; mais je sais, par de nombreuses lettres reçues du front, que précisément les meilleurs d'entre eux se battent pour une « nouvelle Allemagne » et pour une « nouvelle Europe », et qu'ils savent aussi apprécier une auto-critique sérieuse. Pour répondre au reproche qui m'est fait, je citerai les passages suivants, tirés de lettres qui m'ont été envoyées du front : Devant Verdun : « Votre déclaration dans le Berliner Tageblatt a été pour moi comme une libération, parce qu'enfin a été indiqué le seul moyen par lequel une paix durable pourra être établie. Je souhaite de tout cœur que vos paroles trouvent un écho dans tous les pays d'Europe, et que

¹ Die deutsche Jugend und der Weltkrieg, Munich, 1916.

tous les patriotes se rallient à la formule du Umlernen (apprendre à nouveau), pour que puisse, enfin, être créée l'atmosphère dans laquelle une paix de réconciliation pourra être réalisée. C'est là un but pour lequel il me semble que tant et tant de camarades ne sont pas tombés en vain, et pour lequel nous sommes prêts à continuer la lutte et, s'il le faut, prêts à mourir... » D'un instituteur supérieur, en campagne comme officier, depuis le début de la guerre : « Dans les Flandres, j'ai gagné la Croix de fer de première classe ; j'en suis particulièrement heureux parce que je ne saurais désormais être accusé de manquer de patriotisme et pourrai exprimer ma volonté de travailler, après la guerre, à la rénovation des idéaux culturels internationaux... » D'un aviateur, dans l'Argonne : « Enthousiasmé par la pensée que vous avez énoncée récemment et indigné des injures qui vous ont été faites, je me réjouis, comme Allemand, de ce que ce soit précisément un Allemand qui ait montré au monde la voie à suivre... » Et, d'un autre combattant du front : « Je vous remercie sincèrement d'être intervenu pour que le droit et la morale soient considérés aussi dans la vie publique et politique comme un postulat impératif. »

A rappeler, à cette occasion, que presque à ce même moment, des soldats français, de leur côté, écrivaient du front à Romain Rolland — alors, lui aussi, en butte à de vives attaques — des lettres d'une teneur analogue, le remerciant de son attitude en faveur de la paix et de la justice.

En 1919, M. Fœrster s'éleva publiquement — ainsi que d'autres démocrates allemands — contre la signature du Traité de Versailles, dont certaines clauses étaient jugées inexécutables, d'où risque de manquements aux engagements contractés.

C'est également en cette année 1919 qu'il publia son ouvrage *Politique mondiale et Conscience mondiale*¹ qui contient les réflexions suivantes :

¹ *Weltpolitik und Weltgewissen*, Munich 1919.

« ... La paix armée était la forme extérieure la plus manifeste de la décomposition de l'Europe. Tous les peuples se sont contaminés les uns les autres par leur matérialisme... »

L'humanité a cru qu'elle pourrait jouir indéfiniment des échanges internationaux tout en restant ancrée dans un égoïsme animal et dans la volonté de puissance, cette illusion a conduit ad absurdum. Cela, non seulement parce que cette guerre devait être l'explosion inévitable d'une énorme accumulation de matières inflammables, due à une concurrence d'hégémonies perpétuée depuis longtemps, mais, d'une manière plus saisissante encore peut-être, du fait de la tragique impossibilité de reprendre contact dans un tel état d'esprit.

Dans chacun des camps adverses, on croit encore pouvoir, avec le marteau de Thor, obtenir la paix par la force. Comme si le marteau pouvait jamais aboutir à autre chose qu'à une trêve ; comme si les passions mauvaises pouvaient être domptées par les seuls moyens extérieurs ; comme si la nouvelle collaboration entre les peuples — sans laquelle aucun d'eux ne saurait bander ses blessures, ni refaire son existence — pouvait être réalisée avec des vainqueurs arrogants et des vaincus grinçant des dents ! Non, la paix qui seule pourra conjurer cette furie doit naître d'un monde tout différent de celui dont est issue la guerre. Elle ne pourra venir que lorsqu'il y aura, comme un réveil du terrible cauchemar, comme un souffle de l'esprit saint répandu sur les peuples crucifiés, afin que la « réconciliation », la « collaboration », la « solidarité » ne soient pas un simple résultat militaire, un contrat économique ou un compromis politique, mais avant tout un détachement du « moi égoïste », un acquiescement au droit des autres, une méfiance de sa propre innocence, un grand courage pour exercer la générosité, bref, une véritable soif d'une politique mondiale qui ennoblisse et d'une parole qui édifie.

Et n'est-ce pas l'utopie des utopies de croire que l'on peut résoudre de semblables problèmes avec les vieux clichés dictés par l'égoïsme et les menaces de fer qui, aujourd'hui encore, semblent être les seuls à en imposer à l'opinion publique des peuples ?... »

En 1920, M. Fœrster relata, dans la *Nouvelle Gazette de Zurich*, ses **Impressions sur la récente « nouvelle » Allemagne**, en ces termes¹ :

« ... Il me semble que le peuple allemand est en train de subir une profonde transformation, qui se manifeste déjà à l'observateur attentif par divers symptômes extérieurs. On est surpris en constatant l'ordre, la propreté et l'exactitude qui règnent dans les villes. Avoir pu rassembler ses forces à ce point, après une telle catastrophe et dans des conditions aussi dures, est évidemment une preuve d'ancienne et de nouvelle vigueur morale. Certes, les récits sur les orgies dans les grandes villes, sont exacts ; mais il ne faut pas juger sur ces faits les possibilités de salut de l'Allemagne actuelle. Il faut partir de critères tout différents, soit : le niveau élevé des représentations artistiques dans les théâtres et les concerts, la grande conscience apportée au travail, et enfin, tout le vaste mouvement en faveur de l'éducation populaire. Ce qui a été réalisé dans ce domaine au Wurtemberg et en Bavière, par exemple, montre combien dans ces milieux on s'éloigne du pur nationalisme pour revenir consciemment à la culture du vieil esprit allemand et de ses traditions... Les espoirs de revanche ne doivent pas être pris trop au sérieux. Ils font partie de cette sorte d'exaltation du sentiment patriotique qui est aujourd'hui un besoin intime pour bien des gens, et contre lequel les vainqueurs pourront réagir le plus efficacement, en faisant preuve de sagesse, de modération et de générosité... »

Son second séjour en Allemagne, l'année suivante, semble encore avoir confirmé et renforcé ses impressions favorables, et il déclara : « Depuis novembre 1918 il y a incontestablement deux Allemagnes en présence » ; insistant sur la nécessité d'aider du dehors cette « nouvelle » Allemagne, pour qu'elle puisse s'affermir.

En 1921, M. Fœrster lança, par l'intermédiaire de la *Nouvelle Gazette de Zurich*, un pressant appel à la mansuétude des vainqueurs en faveur du peuple allemand affamé :

¹ Eindrücke aus dem neuesten Deutschland. Neue Zürcher Zeitung, 5 septembre 1920.

« ... Il importe, écrivait-il alors, d'attirer l'attention sur le fait que le peuple allemand est actuellement dans un état tel que ce qu'il lui faudrait, ce n'est pas un huissier, mais bien une sœur de charité... A un débiteur pareillement épuisé, il faut laisser le temps de se remettre quelque peu, afin qu'il puisse récupérer les forces nécessaires à l'exécution de ses obligations. Cette condition préalable au sujet de la capacité de paiement de l'Allemagne, est malheureusement encore trop méconnue à l'étranger... Dans les grandes villes universitaires, des milliers d'étudiants, de plus en plus affamés, sont dans un état de dépression psychique qui inhibe la faculté de travail, ainsi que l'évolution de la pensée en matière politique. Aussi l'heure est-elle venue d'adresser un appel aux sphères gouvernementales qui ont assumé à l'égard de leurs peuples la responsabilité du contrôle de l'exécution du Traité de paix. »

Dans son livre **Ethique politique appliquée**¹, paru en 1922, M. Fœrster fait valoir les arguments suivants au sujet de la question des réparations :

« ... La France, en mettant sa foi dans les sanctions, les occupations, confiscations et autres interventions de ce genre, commet une erreur psychologique fondamentale. On peut bien recourir à la contrainte et à la politique d'exécution pour s'emparer des produits d'un travail déjà effectué, mais les mêmes procédés sont inopérants lorsqu'il s'agit d'un travail à exécuter dans le futur, et dont, en dernier ressort, aucune coercition ne peut donner le rendement voulu — une telle productivité requérant la libération de toute chaîne et de tout contrôle humiliant.

... Les Français peuvent se venger sur l'industrie lourde allemande ; ils peuvent la détruire, mais ils n'ont aucun moyen d'imposer aux représentants de l'économie allemande pendant de longues années à venir des modalités de paiement que ceux-ci considèrent comme mortelles pour l'économie allemande. C'est dans cette simple constatation que réside le nœud de tout le problème des réparations, et l'objection irrég-

¹ *Angewandte politische Ethik*, Ludwigsburg 1922.

cusable contre l'esprit du « Diktat » avec lequel on a cru pouvoir résoudre un problème qui, moins que tout autre, ne peut être résolu de cette manière...

... On a dit avec raison que l'Allemagne ne sera solvable que lorsqu'elle aura pu mettre ses finances en ordre. Mais il faut bien considérer d'autre part qu'il y a là une tragique relation de cause à effet. Qu'un dictateur étranger quelconque essaie une fois de mettre en ordre les finances d'un Etat complètement désarçé, dont la population est jetée dans une véritable panique, dans une mentalité de désespoir, par suite d'un commandement de payer ressenti subjectivement par elle comme l'anéantissement de tout goût pour le travail et de toute joie de vivre!...

... Pour le salut de l'Allemagne et de la France, il faut accorder à l'Allemagne un emprunt international, afin de lui permettre de reprendre haleine et d'ajuster ses prestations aux nécessités vitales de son économie. » M. Fœrster préconisa, de plus, non seulement une coopération économique, mais aussi « une coopération intellectuelle et morale, qui seule pourra rendre possible une saine coopération économique. Par-dessus la frontière, doivent s'échanger des gestes de bienveillance, des paroles d'espoir!... »

Ailleurs, dans son ouvrage *Mes Combats — à l'assaut du Militarisme et de l'Impérialisme allemands*¹, paru deux ans auparavant, il avait déjà dit :

« C'est au moment où le monde réclame avec une si légitime insistance le désarmement de l'Allemagne, que le monde se doit de remédier, par une vaste action de secours, à l'état d'esprit qui pousse l'Allemagne, dans son désespoir, à porter ses regards du côté de son épée... »

Enfin, dans ce même ouvrage, se trouvent formulées les déclarations suivantes, reproduites ici en terminant ce bref aperçu rétrospectif, destiné à rappeler un des aspects

¹ *Mein Kampf gegen das militaristische und nationalistische Deutschland*, Stuttgart, 1920; une traduction française en fut publiée en 1922, à Strasbourg, sous le titre figurant ci-dessus.

de la pensée politique d'autrefois, du professeur F. W. Fœrster :

« La tâche qui importe le plus aujourd'hui, c'est la réconciliation de l'Allemagne avec la France. Depuis un siècle, la méfiance des deux peuples a fait de l'Europe un camp armé. Elle a paralysé les meilleures forces civilisatrices des deux pays voisins. La réconciliation complète n'est pas seulement nécessaire au point de vue économique, mais aussi parce que les mentalités des deux pays sont, selon le mot de Boutroux, non pas contraires, mais complémentaires. Chacun des deux peuples a besoin de l'autre non seulement pour compenser ce qu'il y a d'incomplet dans ses aptitudes, mais aussi pour pouvoir résoudre ses propres problèmes culturels. Renan avait raison quand il a prédit que le jour où la France et l'Allemagne se réconcilieraient, les deux moitiés de l'âme humaine se seraient retrouvées... »

Déjà bien avant le début de 1923, certaines convictions politiques de M. Fœrster ont subi un changement notable, comme on peut le constater, entre autres, en confrontant les textes ci-dessus, avec ceux contenus dans son livre *L'Europe et la Question allemande*, paru en 1937 — simultanément en trois langues — peu d'années avant qu'il soit allé se fixer de France en Amérique...

Aujourd'hui, et bien qu'après que, de là-bas, il eut adressé à l'Europe sa retentissante « mise en garde », condamnant implacablement le peuple allemand dans sa *totalité*, et recommandant d'user à son endroit de la « manière forte », sans nul ménagement, — d'aucuns, au seuil de cette nouvelle année, osent néanmoins émettre le vœu que le vénérable professeur Fœrster en vienne, comme chrétien et comme pédagogue, à témoigner d'un peu de miséricorde envers ce peuple déchu, auquel il demande de se régénérer. Puisse-t-il — malgré les crimes et les monstruosité sans nom

commis par l'Allemagne d'Hitler se laisser tout de même fléchir devant le spectacle tragique de la misère et de la détresse sans précédent qu'offre, à l'heure actuelle, son pays natal; et puisse-t-il faire entendre une parole de commisération du moins en faveur de ceux qui, en Allemagne, ont lutté et souffert pour un idéal démocratique et pacifiste semblable au sien, et dont beaucoup ont, de ce fait, été torturés à mort dans les camps de concentration hitlériens.

Un tel geste, venant de l'illustre auteur de *L'Ecole et le Caractère*, pourrait aussi apporter quelque réconfort aux hommes de bonne volonté qui ont assumé en Allemagne la tâche ardue d'éclairer et de redresser les esprits, afin d'y instaurer, peu à peu, une mentalité nouvelle, qui la rende digne de reprendre rang parmi les nations civilisées, et apte à coopérer avec celles-ci aux progrès de l'humanité.

H. C.-S.

Genève, décembre 1946.

Il s'avère aujourd'hui, par des témoignages poignants, que, parmi les ressortissants des pays vainqueurs, se trouvent des hommes — dont des protestants et des catholiques français — qui, quoique ayant subi eux-mêmes les pires tortures dans les enfers hitlériens, et étant en droit, plus que tous autres, de se montrer impitoyables, ont fait preuve d'une grandeur d'âme vraiment héroïque, en déclarant publiquement que la perpétuation des haines sans cesse attisées ne pouvait conduire à des perspectives d'un avenir meilleur, et qu'il faut s'inspirer des préceptes du Christ si l'on veut travailler à la reconstruction du monde. Ils sont, eux, allés plus loin que M. Churchill, qui demanda que, pour le salut de tous, soient constitués au plus vite les Etats-Unis d'Europe, dans lesquels l'Allemagne serait, par la suite, intégrée elle aussi — ce qui évidemment, serait le meilleur moyen de la rendre inoffensive.

Quelques années plus tard, lorsqu'on se qualifie de président de la Ligue allemande des Droits de l'Homme, il fut invité à faire des conférences à Paris, devant les membres de la Ligue française, présidée par le vénéré Ferdinand Buisson, il déclara, en 1925 :

Appendice

« ... Nous savons que Cologne ne sera pas ébranlé parce qu'on a constaté des infractions dans le pays. Ces infractions, on ne les a pas encore fait connaître au peuple allemand... Ce que le peuple allemand demande avec raison, c'est qu'on publie au plus vite le

Il ne sera pas sans intérêt d'évoquer également ici la voix d'un autre démocrate allemand connu, ami de Förster, bien que ne partageant pas toutes ses idées, et qui, étant mort, en exil, ne peut se faire entendre aujourd'hui : Hellmuth von Gerlach, qualifié naguère, par le professeur Hauser, de la Sorbonne, de « vrai héros de la pensée ». Gerlach — qui aurait voulu que le monde entier se dressât dès le début contre le *fascisme*, dont il pressentait par avance les funestes conséquences pour l'avenir; et qui, dans la suite, avait tant espéré que du dehors on aiderait à empêcher l'avènement du *nazisme*, — était, naturellement, adversaire irréductible de tout militarisme. Il écrivit à ce sujet dans son journal *Die Welt am Montag*, en 1920, ce qui suit :

Le militarisme est un fléau international qui ne pourra être combattu efficacement que par une action collective internationale; non par des moyens d'exception appliqués à un seul pays. Bien au contraire, par de tels procédés l'on ne fera que susciter de l'animosité, et exciter les passions nationalistes. Ceci doit être dit très franchement par quelqu'un qui ne saurait être soupçonné de favoriser un militarisme quelconque.

En voulant, par des mesures extérieures, tarir les sources de dangers militaires — réels ou supposés — on en vient à créer des sources de dangers moraux profonds.

La meilleure garantie contre une renaissance du militarisme en Allemagne, c'est le sentiment qui anime la masse des ouvriers allemands. Quand ceux-ci déclarent : « Nous ne voulons plus tolérer qu'on fabrique du matériel de guerre », ce n'est pas de la pure rhétorique, c'est l'expression même des convictions sincères de tous les travailleurs allemands. Ceux-ci s'opposent d'autant plus à la fabrication d'armes et de munitions, qu'ils savent fort bien que ces armes serviraient en premier lieu aux réactionnaires de droite, contre « l'ennemi du dedans » (les Républicains)...

L'Entente peut être certaine que personne ne rend des services plus effectifs contre les vestiges du militarisme allemand que les organisations ouvrières d'outre-Rhin, qui comptent plus de 12 millions de membres. Quelques milliers de travailleurs seulement se trouvent menacés aujourd'hui par l'intervention de la Commission Interalliée. Mais des millions d'autres ouvriers organisés se déclarent solidaires avec les syndicats, parce qu'ils considèrent l'atteinte portée à l'action pacifique de camarades opposés au militarisme, comme un coup porté à la classe ouvrière allemande tout entière. De grandes choses sont en jeu. Il importe avant tout d'empêcher que les ouvriers allemands, immunisés contre le militarisme allemand par la guerre, ne soient finalement intoxiqués par des sentiments nationalistes.

Le militarisme est l'ennemi commun de toute l'humanité civilisée. Il importe donc d'aviser aux moyens les plus rationnels afin d'arriver à l'extirper. »

Quelques années plus tard, lorsqu'en sa qualité de président de la « Ligue allemande des Droits de l'Homme », il fut invité à faire des conférences à Paris, devant les membres de la Ligue française, présidée par le vénéré Ferdinand Buisson, il déclara, en 1925 :

« ... Nous savons que Cologne ne sera pas évacué parce qu'on a constaté des infractions dans le Traité de paix. Ces infractions, on ne les a pas encore fait connaître au peuple allemand... Ce que le peuple allemand demande avec raison, c'est qu'on publie au plus vite le Rapport officiel de la Commission interalliée.

Je vous assure que nous autres, républicains et pacifistes allemands, nous serons les premiers à nous élever contre les autorités responsables de ces infractions. Nous voulons la légalité, la vérité, parce que nous sommes convaincus que l'Allemagne ne peut gagner sa cause que si elle s'appuie sur la légalité. Si de telles infractions sont reconnues, nous les regardons comme des crimes, non seulement envers la France, mais aussi envers l'Allemagne. Mais il nous faut des chiffres, des documents officiels...

Je vous l'assure, ce n'est pas seulement dans l'intérêt de notre politique extérieure, mais aussi dans l'intérêt de notre politique intérieure, que nous voulons nous élever, nous, Allemands, contre les auteurs de ces infractions. S'il y a des armements secrets, ils sont dirigés beaucoup moins contre l'étranger que contre nous, les Républicains allemands, pour renverser la République en Allemagne... »

L'année précédente Gerlach avait été invité à exposer, à Paris, la situation de son pays devant la Commission d'Etudes, composée de personnalités éminentes, en présence desquelles il déplora le fait que l'occupation de la Ruhr ait favorisé la renaissance du nationalisme en Allemagne, avec toutes les conséquences qui devaient fatalement en résulter.

Il est certain que si Gerlach avait vécu aujourd'hui, il se serait montré non moins sévère que son ami Fœrster, à l'égard de la culpabilité de l'Allemagne, et qu'il eût exhorté avec non moins de véhémence le peuple allemand à la repentance, mais il eût sans doute en l'occurrence, tenu au dehors, un autre langage.